

UNAMUNO ET VALÉRY

Si, au lieu de leur propre publicité, les gens du *Quotidien* avaient eu en vue, en 1925, le bien-être et l'intérêt véritables de celui qu'ils allaient soi-disant «délivrer», ils se seraient préoccupés, avant leur équipée libératrice, que Paris ne fût pas pour Unamuno un lieu d'exil pire que Fuerteventura.

A cela il n'y avait qu'une solution: assurer à celui-ci, non les moyens de vivre à Paris—il les avait—mais de s'y retrouver dans un milieu, sinon cordial, du moins accueillant et compréhensif. Pour ce qui est des dispositions accueillantes des Français, nous n'avons rien à dire, c'est aux étrangers qu'il appartient d'en juger. Quant à la compréhension, il nous faut faire un aveu: nous ne comprenons guère d'eux que ce que nous imaginons.

Ce parti-pris — car c'en est un — où entrent à parts égales l'économie de temps et la présomption, un exemple typique venait de nous en être donné, précisément à l'occasion d'Unamuno. On se rappelle la protestation que la Ligue des Droits de l'Homme avait élevée à son sujet. Le président de cette ligue était alors le regretté Dr. Charles Richet, l'un des esprits les plus ouverts, les plus généreux de notre pays.

Quelques jours après cette retentissante protestation, je rencontre Richet:

— Connaissez-vous Unamuno? me demande-t-il.

— Oui.

— Savez-vous dans quelles circonstances il a été déporté?

— A peu près.

Je lui en fais le récit. Et Richet de conclure: «Je suis bien aise que cela se soit passé à peu près comme je l'ai imaginé».

Or, la résolution de la Ligue des Droits de l'Homme avait été prise sur le rapport de son président. Le chef du gouvernement était alors M. Poincaré. Celui-ci n'avait pas jugé opportun ce qu'il

considérerait sans doute comme une ingérence dans la politique intérieure d'une nation voisine. Il n'était pas homme à créer des précédents. Il avait donc fait appeler Richet et lui avait demandé de renoncer à sa motion. Richet n'était pas servile. Indépendant, fortuné, au faite de la considération et des honneurs, il n'avait rien à attendre du pouvoir officiel. Il tint bon; Poincaré fit ce qu'il put. Richet, bien entendu, pratiquait dans ses recherches de laboratoire, la vivisection. Poincaré amena contre lui la Société Protectrice des Animaux. Au fond de la campagne de diffamation, d'insinuations perfides, d'accusations de cruauté, de tortures inutiles, de sadisme que, pendant des semaines, les journaux menèrent contre lui, se trouve la motion en faveur de Unamuno. Mince, très mince point de petite histoire, dont vraisemblablement l'intéressé ne s'est pas douté lui-même.

L'équipée du *Quotidien* réussit; Unamuno arrive à Paris. Qu'y avait-on prévu pour lui? Le plus vite fait, le plus facile; son installation dans l'hôtel le plus voisin du journal. Celui-ci avait ses bureaux avenue Kléber. L'hôtel en question aurait pu être le Majestic. Ce ne l'était point. Il s'agissait d'un établissement plus modeste. Il aurait pu l'être bien davantage sans que Don Miguel s'y sentît déplacé. Le gîte qu'on lui avait assigné n'était pas proprement indigne de sa personne; il lui était inadéquat.

Qu'on imagine une ruche de chambres minuscules où l'on accédait par un escalier où celui qui descendait attendait sur le palier que, celui qui montait fût passé. Le tout propre et bien tenu d'ailleurs, avec, en bas, un salon de cinq à six mètres carrés dont le tiers était occupé par un canapé, sur lequel une poupée en falbalas se prélassait sur un coussin de volveurs vives. Qu'aurait dû, pour recevoir ses visiteurs, faire Don Miguel de cette poupée? La mettre par terre ou la prendre sur ses genoux?

Aussi ne les recevait-il pas là. Il les recevait dans sa chambre, assis sur son lit. Il n'y avait qu'une chaise. Et encore était-ce miracle qu'elle fût disponible. Les livres envahissaient tout. Les piles entassées sur le parquet arrivaient à hauteur de la cheminée, celles de la cheminée à hauteur de plafond.

— Il n'y a qu'un espace libre ici, me dit un jour Don Miguel: le plafond. Etendu sur mon lit, j'y nage comme dans le vrai ciel.

Pourtant il devait lui arriver souvent d'avoir la nostalgie de l'autre, de cet autre qui lui était si familier, celui de sa Salaman-

que, celui de sa Castille, ce ciel sans autre limite que l'anneau de l'horizon, comme sur la mer.

Même pour un lecteur infatigable comme l'était Unamuno, les livres ne peuvent tenir lieu de tout. Il n'était pas un érudit, il n'entassait pas les fiches; c'était substance de vie, nourriture de l'âme qu'il cherchait dans la chose écrite. Et non pas égoïstement, mais pour l'élaborer en lui-même et la rendre aux autres sous forme de miel: *Sic vos non vobis*.

Ceux à qui donner son miel: voilà bien la dernière pensée qui pouvait venir aux gens du *Quotidien*. Les journalistes ne sont pas des abeilles. Ils se posent n'importe où et font leur petite affaire pour n'importe qui. Mais Unamuno, encore qu'il eût écrit toute sa vie dans les journaux, n'était pas un journaliste. C'était essentiellement un maître, dans le sens que les disciples donnaient autrefois à ce mot. De toute la vie, il était habitué à l'attention, à la déférence, et aussi à ce plain-pied, à cette égalité, à cette considération qui, même dans le cas d'inégalité par dons de nature, règne, ou du moins régnait il y a quelques années, entre les universitaires. Toute sa vie il avait eu à Salamanque deux auditoires: celui de ses élèves et celui de ses collègues. Sans en compter un troisième, aussi important sinon plus: celui des Espagnols et étrangers de passage qui, sans relâche, le visitaient.

De cette ambiance qui était en quelque sorte son air vital, de ce milieu si familier qu'il en était devenu comme un prolongement de sa personne, que retrouvait-il à Paris? Rien. Le plus urgent, avant même que de l'arracher à son exil, eût été cependant de les lui assurer. Sans doute, des considérations de politique extérieure et peut-être plus encore l'étroit, inébranlable formalisme administratif s'opposaient-ils à ce qu'une chaire, même dans un organisme aussi autonome que le Collège de France, lui fût offerte. Mais n'aurait-on pu découvrir quelque institution non officielle où lui permettre, non pas proprement de faire ce qu'il avait fait, mais d'être ce qu'il avait été toute sa vie?

Au lieu de cela, qu'est don Miguel à Paris? Les premiers temps, un objet de curiosité. «Pas très aimable», diront ceux qui, comme tel, cherchent à l'approcher et qui s'attendent à voir couler de sa bouche les éloges sur le pays qui l'a si «généreusement» arraché à son «état misérable». On n'ose pas dire «pàs très reconnaissant», mais on le pense. Et le vide se fait peu à peu. Bientôt il ne restera

plus autour de lui que le monde bigarré, disparate, fluctuant et dérivant des cafés de Montparnasse: heimatloss, esthètes, parasites, espions, margoulins.

Dans cet isolement, Unamuno a-t-il tenté de s'accrocher à des points d'attache solides? Outre les vieux amis sur qui il pouvait compter, en a-t-il cherché de nouveaux? Même à ceux des premiers avec qui il avait le plus d'abandon, il n'a pas fait de confidences. Et c'est pourquoi il nous en coûte un peu de dévoiler tout au moins l'une de ses tentatives dans le sens que nous venons de suggérer. Mais comment Don Miguel, qui était au-dessus de l'amertume, ne serait-il pas au-dessus de la susceptibilité?

«Racontez, racontez un de mes gestes de vivant», nous semble-t-il entendre sa grande voix proclamer.

Le quartier où l'on avait choisi pour lui sa résidence était à peu près celui de Paul Valéry. Si jamais deux hommes furent faits pour ne pas s'entendre, c'était bien ces deux parfaits représentants de races et de cultures si différentes. L'un, plongeant de profondes, d'inébranlables racines jusqu'au coeur même du sol qui l'avait nourri; l'autre, fleur exquise, fragile et suprême aboutissement de tout l'effort du sien vers:

«... les degrés lumineux
où la sève l'exalte»;

là, la grandeur nue, la force, la colère, la déchainement, toute la puissance des passions, des passions de l'esprit, plus violentes que celles de la chair; ici, la finesse, la justesse, la précision, la rigueur, une lucidité et un crédit à la lucidité que rien ne saurait entamer; chez l'Espagnol, une température spirituelle que les mystiques mêmes n'ont pas dépassée; chez le Français, une acuité sans merci et inégalée, elle aussi; Unamuno, dressé face à la vie, cherchant à lui arracher le mot de son énigme, se colletant avec la mort, proclamant avec une farouche énergie son inexistence; Valéry, ouvrant partout, insidieusement, mille perspectives sur le néant et y acquiesçant; sur un autre terrain, d'une part, la non-prééminence de la beauté, le dédain des règles arbitraires, des canons conventionnels; ailleurs, le souci de la perfection, la certitude qu'elle seule assure la durée; pour Don Miguel, le goût, que dis-je? la faim, la soif de cette durée, non en tant qu'artiste, mais en tant qu'homme,

en tant que vivant qui, s'il admettait qu'il doit mourir, «ne pourrait pas vivre»; chez Don Pablo — puisqu'aussi bien il aimait se désigner ainsi lui-même — le reniement de cette même durée, jusque sous la forme fallacieuse de la

«consolatrice affreusement laurée»

qu'est pour lui la gloire. (Nous ne résistons pas au plaisir de placer ici un autre mot du cher Don Pablo, trouvé dans ses papiers inédits: «La gloire, cette chose villageoise...»)

Inutile de pousser plus loin cet exercice scolaire, futile et trompeur du parallèle. Et pourtant, à côté des contrastes, que de biens partagés, que de liens communs. Avant tout, le riche fonds de la culture, les humanités au sens le plus large, une même curiosité insatiable et universelle, le sérieux profond conféré aux choses de l'esprit, la connaissance sacrée suprême valeur humaine; dans le domaine de l'application, si l'on peut dire, une possession rarement aussi délicate, aussi poussée des langues classiques, une information ample et suffisante des langues modernes, et, par-dessus tout, chacun dans la sienne, un maître accompli, un artisan merveilleux, un enrichisseur et un créateur. Oui, même réduits et circonscrits à ce seul domaine, celui de la langue, quelles perspectives fulgurantes n'eussent pas ouvertes les rapports entre ces deux écrivains de génie?

Où se rencontrèrent-ils d'abord? A un dîner du Pen Club en l'honneur d'Unamuno. J'y étais. J'avais même le rare privilège d'être à la droite de l'hôte illustre. Il fut, cela va sans dire, salué comme il se devait. Et, cela va sans dire aussi, tenu de répondre à pareille bienvenue. L'assistance s'attendait à un discours de tribun. La presse avait unanimement présenté comme tel le déporté de Fuerteventura. Don Miguel se leva et, dans un français correct, voire pur, mais auquel sa voix sans éclat ne donnait ni l'ampleur, ni l'intonation oratoires, parla avec une sourde émotion de l'Espagne, de son Espagne. On applaudit; mais la politesse couvrait mal la déception.

Valéry lui-même la partagea; il me l'avouait quelques jours plus tard. Tout ce que je pus lui dire ne l'en fit pas revenir. Il situait mal Don Miguel, il ne connaissait pas ses oeuvres, il n'avait pas le temps de les lire. La *disparité* du temps, voilà le secret du malen-

tendu entre ces deux grands esprits. Unamuno possédait la durée comme il possédait toute chose: il était installé dans le temps comme dans un sur-espace. Il semblait immortel. Pas plus qu'à lui-même, l'idée qu'il pouvait disparaître ne pouvait venir à aucun de ceux qui le voyaient. Valéry, menu, fragile en apparence, — beaucoup plus qu'il ne l'était en réalité — vous faisait trembler comme un cristal précieux exposé aux maladresses et aux heurts. Toujours pressé, toujours essoufflé, — à ses intimes il disait «crevé» — dévoré d'obligations et s'en créant sans cesse de nouvelles; émietté et n'arrivant pas à se ressaisir; au fond, ne le souhaitant pas peut-être, trouvant dans cette dispersion une sorte de repos, quitte à prendre sur l'autre, sur ses nuits et sur son sommeil pour son oeuvre. Son oeuvre véritable? Non; celle-ci était déjà faite. Durant vingt ans de silence, de retraite, de *séparation*, M. Teste avait amassé l'immense trésor que Paul Valéry, académicien, conférencier, mondain, auteur à la mode, phare universel, pendant trente autres années, dilapidera sans l'épuiser.

Au moment où Don Miguel arrive à Paris, l'engoûement valéryen bat son plein. On s'arrache Valéry! On l'invite à genoux. On va chercher dans la lune de quoi le séduire, l'amuser, le tenter. On le guette dans sa rue — cette rue qui porte aujourd'hui son nom — on suborne ses domestiques, on soudoie, pour le voir passer, les concierges des immeubles où il doit se rendre.

Unamuno a passé sa vie dans une petite ville, l'une des plus belles, des plus riches de pensée et de grands souvenirs qui soient, mais enfin une calme, paisible ville de province. Lui aussi, le monde l'a sollicité; le vrai, l'univers, moins accaparant, moins redoutable que ce *monde* parisien, composé de deux mille désœuvrés dont la grande affaire est de frétiller, de parader, et de montrer des «phénomènes». Foire amusante, scintillante, excitante et, disons le mot, féconde: qui oserait méconnaître les bienfaits du snobisme? Mais quel gaspillage de personnalité, de forces, de temps! De temps surtout. Quoi d'étonnant à ce qu'il n'en reste plus pour autre chose? Qu'il faille ensuite lésiner, rogner, faire le grippe-minutes?

Parmi toutes les formes de ladrerie que l'on nous reproche, il n'y en a pas de plus grave, ni de mieux fondée que celle du temps, «on a toujours l'impression, me disait naguère un diplomate qui nous connaît bien et n'en a pas moins la faiblesse de nous aimer, on a toujours l'impression avec vous, Français, d'être un fâcheux,

de tomber mal à propos, de vous importuner. On sent, quand on vous aborde, que vous renversez le sablier intérieur, on voit couler les grains de sable de votre disponibilité; on se précipite, on s'embrouille, on devient stupide; à moins qu'on n'hésite, qu'on bégaiè, et qu'on reste coi. Le résultat est le même: mésentente, réticence, irritation réciproques. Vraiment, ne pourriez-vous pas faire un petit effort pour être, ou tout au moins faire semblant d'être un peu moins avares de vous-mêmes?»

Une telle avarice est ce qu'il y a au monde de moins espagnol. Fût-il le chef du gouvernement et attendu en conseil des ministres. Le président de l'Académie tenu d'inaugurer une séance solennelle, un oracle de la médecine convoqué au chevet d'un mourant, — et je sais que mes amis d'au-delà des Pyrénées mettront des noms sous ces exemples — un Espagnol a toute sa vie à vous donner. Du moins l'élan, la chaleur, la cordialité de son accueil vous le font-ils croire. Et de même son attention à ce que vous lui dites, son intérêt à ce qui vous touche, la spontanéité avec quoi il s'offre à vous servir. Simple politesse? Soit. Mais d'une espèce si exquise et si raffinée qu'elle rejoint la pure générosité, la parfaite fraternité humaine.

Dans ce domaine, nul ne fut plus prodigue que Don Miguel. Si l'on mettait bout à bout toutes les heures que, dans son austère cabinet de la rue des Bordadores, il a accordées à des étrangers, toutes celles que, dans ses voyages, il a dilapidées avec des compatriotes, de combien de volumes ne verrait-on pas la possibilité à jamais perdue. Mais justement, Don Miguel ne tenait pas ces heures pour vides. Il s'y enrichissait, s'y renouvelait, s'y délassait, s'y re-créait (c'est ainsi qu'il écrivait ce mot). Pour ce fervent, tout était prétexte à ferveur. Pour ce vivant, tout était source de vie.

Fort de cette vacance constante à autrui, de ce don de soi invétéré, de la vaste créance qu'il s'est ainsi assurée; maître de son temps et de lui-même; un beau jour — le 28 juillet 1925 — de sa cellule solitaire, aux trois quarts remplie de livres, l'exilé écrit à Paul Valéry. Il vient de «lire et relire» quelques-uns de ses poèmes. Lesquels? Je ne sais quoi me dit qu'il s'agit du *Cimetière Marin*. A cause de la mer, qui joue un rôle essentiel dans le poème joint à la lettre? Peut-être. Mais surtout, parce que, dans l'oeuvre de Valéry, ce devait être le morceau préféré de Don Miguel. Toutefois, le poème envoyé en hommage et duquel l'auteur lui-même avoue

qu'il n'a pas «de grands liens» avec ceux qu'il vient de relire, fait vaguement songer à un passage de *La Jeune Parque*, précisément celui qui était le plus cher à Valéry et que, dans toute son oeuvre, il prisait le plus, celui qui commence au vers 380, pour finir sur une sorte de dissolution panthéiste dans la nature — nuages, arbre, étendue, — qui n'est pas sans affinité avec la compénétration des éléments de cette même nature — mer, ciel et terre — du poème de Unamuno.

Quoi qu'il en soit, deux ou trois jours après l'avoir reçu, Valéry me communique cet envoi et encore qu'il ait parfaitement compris et la partie de la lettre écrite en espagnol et le poème, me demande de les lui traduire. Je le fais sur-le-champ.

— Pourquoi n'avez-vous pas traduit textuellement le mot *vaca* du poème? observe-t-il.

— A cause de notre fâcheuse image de «la vache qui regarde passer un train» et du ridicule qui s'y attache.

— N'importe! cette *vaca* me plaît. J'y tiens.

Il a, pour dire ces mots, cette physionomie qu'aucune image de lui ne rend et que l'avenir sera totalement impuissant à se représenter: la grâce, l'espièglerie, une jeunesse divine, je ne sais quoi de taquin, d'agile, de vif, d'ailé, quelque chose comme une lumière pré-printanière se jouant sur la pointe de l'herbe ou des fleurs non écloses, image de lui que je n'évoque jamais sans me rappeler l'occasion où, je ne sais comment, était tombée sous nos yeux la reproduction du portrait peu connu de Racine conservée, sauf erreur de ma part, à Dijon.

— Le vrai Racine, dit-il, le voilà: plein de feu et de vie, dardant l'esprit et la méchanceté. Il devait être follement amusant. Et dire que nous le voyons comme une vieille rombière sous sa perruque!

— Ne dites pas du mal de la perruque, fais-je en riant; vous aussi, vous aurez la vôtre.

Hélas, on en voit déjà se former les premières boucles.

Mais que ce Valéry guindé, majestueux, se prenant au sérieux, pontifiant et pompier sera loin de la réalité!

Pour le moment, à son sourire mi-malice, mi-gaîté, je devine que l'envoi de Unamuno l'a moins surpris qu'amusé. Mais sous l'amusement perce toutefois une pointe d'embarras. Que répondre?

Trois ou quatre fois il me pose la question. Et comme j'élude la réponse par un «Je ne sais pas», il insiste:

— En tout cas, vous savez mieux que moi. Soyez gentille, répondez à ma place.

— Vous voulez rire?

— Je veux dire: faites-moi un brouillon en espagnol, que je recopierai.

— Unamuno ne serait pas dupe. Il sait bien que vous lisez l'espagnol, mais que vous ne l'écrivez pas.

Pour ce qui est de le parler, Don Pablo s'y risquait quelquefois, presque toujours pour des facéties (à moins qu'il n'eût recours à l'italien qu'il maniait avec aisance) ou pour que quelque remarque, en présence des siens, restât entre nous. Avec sa gaminerie et ce goût de l'impromptu et du plaisant qui était l'une des nuances italiennes de son caractère, il lui arrivait même de s'aventurer à le parler avec ceux dont c'était la langue et qu'il rencontrait principalement aux séances de l'Institut de Coopération intellectuelle. C'est ainsi qu'un jour et précisément vers le temps de l'envoi de Don Miguel, Mme. Gabriela Mistral put l'entendre déclarer: «*Yo también soy un vaca*», ce qui établit chez elle l'inébranlable conviction qu'il ne savait pas l'espagnol. Et en effet, il ne le savait pas et ne se flattait nullement de le savoir, encore qu'il fût en état de distinguer entre les noms féminins et les noms masculins. Mais Mme. Mistral avait, en ces choses-là, un double sérieux; celui de l'institutrice qu'elle avait été et celui de l'Indienne qu'elle était — ce n'est pas nous qui lui attribuons arbitrairement cette origine, c'est elle qui, orgueilleusement, s'en réclame — et, comme telle, en retard, quant à l'esprit, de quelque vingt siècles sur Valéry. Quoi d'étonnant qu'elle ne sût pas aussi bien que lui la manière de s'en servir?

Je ne fis pas le brouillon demandé et comme, en telle autre occasion, Valéry m'en pressait, je finis par lui dire:

— La meilleure réponse que vous puissiez faire à Don Miguel, puisqu'aussi bien il vous écrit «en voisin», c'est d'aller le voir un matin à son hôtel.

Ce qui eût été pour le visiteur l'occasion de quelque plaisante remarque sur l'envahissante poupée. Mais il n'y alla pas. Le temps passa, un temps de plus en plus émietté et qui ne permettait pas à Valéry de faire le dixième de ce qu'il eût voulu faire. Don Miguel comprit que le déportement à Paris était sans remède, et il alla s'établir à Hendaye, d'où, au moins, il pouvait «voir son Espagne».

Quels souvenir garda-t-il de cette vaine tentative de rapprochement avec son voisin? Point de rancune, sans doute. Simplement un peu de déception. Dans tout ce que lui apprenait l'exil, ce n'était qu'un léger déboire de plus.

Quant à Don Pablo, son abstention lui laissa une ombre de remords. De temps en temps il s'enquérât de Unamuno; le retour de celui-ci en Espagne lui fit grand plaisir; sa mort le frappa. Nous parlâmes, à cette occasion, longuement de lui.

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais dit à son sujet ce que vous m'en dites aujourd'hui? fit-il sur un ton de reproche.

— Il me semblait vous l'avoir dit.

— Pas sur ce ton-là.

Il m'interrogea encore, sur l'homme, sur l'oeuvre, sur ce qui resterait de celle-ci.

— A peu près tout; jamais on n'a mieux écrit l'espagnol.

Du coup, il voulut avoir la traduction minutieuse, analytique, commentée de quelques pages en vers et en prose de celui qui n'était plus.

— Je ne me doutais pas, conclut-il, qu'il était si grand.

Moi, je pensais à cette «*fraternelle* admiration et affection» que le mort avait, onze ans auparavant, adressée au vivant, et les larmes serraient ma gorge.

Elles la serrent aujourd'hui pour l'un et l'autre, *fraternellement* réunis, à la fois dans la mort, dont ils se faisaient une idée si différente, et dans la gloire qu'ils voyaient tous les deux sous les mêmes espèces: ombre, fumée, *nada*.

MATHILDE POMÉS.

Paris, 14 juin 1947.

Lorsque, tenant une promesse et payant une dette d'amitié, je publiai en 1938, aux Cahiers du Journal des Poètes, à Bruxelles, ma traduction d'un choix de *Poèmes* de Unamuno, je priai Valéry de me communiquer la lettre et le poème que lui avait adressés Unamuno. Il le fit de la meilleure grâce du monde. Je publiai de la lettre ce qui pouvait intéresser les lecteurs, ainsi que le poème en entier et eus le scrupule de les rendre à leur possesseur sans en prendre copie. Sollicitée de me rendre aujourd'hui le même service, Mme. Paul Valéry s'excuse de n'avoir pu retrouver dans le monceau

de la correspondance non classée de son mari, les documents demandés. Elle les communiquera dès qu'elle les aura retrouvés.

Je ne puis donc offrir ici aux amis du grand disparu que la traduction que je garantis rigoureusement exacte, sauf pour le mot *bête*, au lieu de quoi dans l'original il y a le mot *vaca*, de la lettre et du poème.

Quant aux quatre autres poèmes inédits, c'est de Don Miguel lui-même que je les tiens. Le premier est daté. Je ne puis dire à coup sûr à quelle date furent écrits le troisième et le quatrième. Pour ce qui est du second — *Face à face* — il le fut l'un des jours (et peut-être le lendemain même) qui suivirent une visite de Don Miguel chez moi au printemps de 1936, alors qu'il était de passage à Paris, se rendant à Oxford, pour y recevoir le grade de docteur *honoris causa*.

Plusieurs des amis qui devaient se réunir ce soir-là chez moi insistèrent pour me faire ôter de dessus ma cheminée une petite photographie d'Alphonse XIII qui s'y trouvait depuis des années.

— Si Don Miguel, dis-je, savait que j'ai fait ce geste, il me mépriseraït.

Le portrait resta en place. Dès son entrée, Don Miguel alla droit à lui, le prit dans sa main et, à la stupéfaction générale, déclara:

— A éste (qu'il avait tant de fois dit ése) si le he dado tanta guerra, es porque le quería.

Ma très chère amie Isabel Dato se trouvait parmi les présents. C'était la première fois qu'elle rencontrait Unamuno. Elle en fut si éblouie, que je lui donnai les originaux des trois poèmes que m'avait donnés à moi-même mon illustre visiteur. Dès les premiers jours de la guerre civile, la duchesse Dato mourait subitement à Hendaye. J'ignore ce que sont devenus les originaux de Unamuno.

FRAGMENT D'UNE LETTRE INÉDITE A PAUL VALÉRY

(Partie en français, partie en espagnol dans le texte.)

Je veux donc vous dire que je viens de lire et de relire quelques-unes de vos poésies. Et comme je les ai faites miennes, ces poésies à vous, en les refaisant en moi-même, j'ai cru devoir vous dédier

un petit poème que je viens de finir et qui a jailli en moi en partie sous la pression de la lecture de vos vers. Et bien qu'il n'ait pas de grands liens avec ces derniers, le voici.

En espagnol, bien entendu. Cet espagnol que je sais que vous comprenez et que vous aimez. Je me rappelle bien votre rue de Jorge Juan (1) et vous vous rappelez aussi sans doute le

«Mágico pájaro regio» (2)

de Rubén Darío.

(En espagnol) C'est un poème quelque peu irrégulier, à ma manière d'autrefois. Maintenant je les écris en strophes et en strophes régulières — cette convention du *régulier* vous la connaissez bien — et rimées.

Miguel de Unamuno qui vous envoie sa plus profonde sympathie et *fraternelle* admiration et affection.

Paris, 28-7-1925.

(Nous sommes voisins.)

P. S.—Quand j'ai écrit *no nada la vaca*, — le bête ne nage pas — j'étais obsédé comme toujours, j'en suis sûr, par notre mot *nada*, rien, qui vient vous le savez, de *no nada*, res non nata. *Nada*: le mot le plus profond de notre langue espagnole et je ne sais s'il est

— ∞ ou O[∞] ou ∞ °

ou quelque autre absurdité de cette précision.

POÈME INÉDIT (3)

Adressé à PAUL VALÉRY, le 28 juillet 1925.

La bête regardait la mer
et la mer, la bête;
dans le ressac,
la mer riait;

(1) (2) Ces mots qui sont, les deux premiers, un nom de rue de Madrid, les trois autres, ceux d'un poème de Rubén Darío, Valéry se plaisait à les répéter pendant son séjour à Madrid en 1924, pour s'exercer à la prononciation du j et du g.—*Note du Tr.*

(3) Realmente no es inédito. Comienza así: «Miraba a la mar la vaca», y puede leerse en *Romancero del destierro*, Buenos Aires (1927), págs. 19-20, ya

mais la bête ne voyait pas ce rire:
 elle est au-dessous du rire
 et des pleurs;
 elle est au-dessus, au bord
 de l'infini,
 là où la douleur se brise en écume,
 là où le cri se brise en silence.
 Les oiseaux qui volent au dessus de la mer
 regardant la mer, non le ciel
 et volent en bande
 — et c'est leur douceur —
 vers d'autres rives, jamais étrangères.
 Les poissons, eux, ne voient pas la mer;
 ils affleurent à la pointe des vagues

que no figura en la *Antología poética* de Unamuno, hechia por Luis Felipe Vivanco, Madrid, Ediciones Escorial, MCMXLII. La nota que a dicha poesía puso el autor es de un gran interés, y porque guarda estrecha relación con este trabajo no vacilamos en reproducirla. Dice así:

«Este poema, aunque sobre cosa de mar, fué escrito en París y antes que viniese acá, a Hendaya, a la Ribera de mi golfo de Vizcaya o de Gascuña. En realidad me fué sugerido por un recuerdo de Fuerteventura y fué el haber visto, y más de una vez, a una camella y no a una vaca mirando la mar. Apenas escrito el poema se lo envié, dedicado, a Paul Valéry, que moraba muy cerca de mi pensión. Pocos días después fué a verme, no me encontró y me dejó escrita una tarjeta de visita que decía:

«Vendredi.

Cher et illustre voisin, muy
 querido Unamuno,
 je ne sais pas vous dire en
 castillan tous mes remerciements
 pour votre lettre et pour l'honneur
 de la dédicace. ¡Yo soy vaca!
 Et je suis desolé de ne
 pas vous trouver.
 Mais je reviendrai avec
 l'espoir de vous dire sans
 «precision» mais de grand
 coeur tout ce que je dois
 decir a usted: Yo no sé escribir,
 muchísimas gracias.»

(Nota de los editores.)

pour regarder le ciel
et ce regard leur rend la foi
dans la nage, qui est leur façon de voler.
Ce n'est pas moi qui rêve la vie,
c'est la vie qui me rêve, moi.
Et si le rêve m'oublie,
j'oublierai que j'ai vécu.
La bête regardait la mer,
et se faisait mer,
et la mer, bête.
La bête ne nage ni ne vole:
elle regarde la mer, respire l'air du ciel
et foule la terre.
La mer ne nage, ni le ciel ne vole:
la mer s'appuie sur la terre,
sur la terre s'appuient la mer et le ciel
et c'est leur façon de voler.